

## Bonifacio, l'expérience du mythe

*Sevi ghjorna è di notti vughemu senza cessu. Tucchemu u sittèsimu a tarra Listrigona, In u bogu di Lamu, è l'alta Telepila, Du' si vidi u pastori chì chjama u pastori : Quandu unu rientri hè l'altru ch'arrispondi ; Un omu un po' astutu faria dui paghi,*

*Una à pascia i boia, l'altra à vardà i capri ; Chì pari sò i chjassi di u soli è di a luna.<sup>1</sup>*

Udissea, Cantu X, Traduction Marco Biancarelli

Comme Ulysse, il aurait fallu aborder Bonifacio par la mer, découvrir cette forteresse incrustée dans la falaise, qui se confond presque avec elle, rectangle à peine plus jaune que la masse crayeuse, parsemée de coulures noires. Il aurait fallu approcher les pointes acérées de la roche qui se replie en mille plis, cette bouche pierreuse qui se resserre, dont la hauteur écrase, oblige à l'humilité. Dans le balancement des flots, scruter cette ville ceinte de murs, enclose, pénétrer dans le port abrité, « où règne constamment, écrit Homère, une paisible sérénité ». Y accoster, s'amarrer, les oreilles encore bourdonnantes de la rumeur de la mer, les yeux brûlés par le sel, la voix éteinte par les cris, nécessaires à la manœuvre.

Mais nous ne sommes pas des marins. Nous avons emprunté les routes terrestres.

En ce samedi 11 janvier, vers la fin de la matinée, nous approchons de Bonifacio. Nous longeons la côte sans voir la mer, et, quand nous découvrons une tour génoise, élevée sur un tertre, près de l'eau, je sais que la ville est proche. L'ambiance est joyeuse. Guidu conduit tout en mâchant du chewing-gum, car il a arrêté de fumer, Jean-Guy fume encore et essuie les foudres de son ami et moi, je suis épargnée : « Tu peux fumer, Marie ».

<sup>1</sup> *Durant six jours et six nuits nous errons sur la mer ; mais le septième jour, nous apercevons la haute ville de Lamus, la spacieuse Lestrygonie. Là, le berger, rentrant avec ses troupeaux, appelle un autre berger qui, répondant à la voix de son compagnon, s'empresse de sortir avec ses troupeaux et de les conduire dans les campagnes. Là, un homme qui saurait vaincre le sommeil gagnerait un double salaire s'il menait paître tour à tour les bœufs et les blanches brebis ; car les voies de la nuit et du jour se touchent.*

L'Odyssée, chant X.

J'ai apporté du chocolat et des bonbons de toutes sortes, mais nous n'y touchons pas. Nous avons hâte d'arriver et de prendre un café. Alors que nous pénétrons dans Bonifacio, empruntons les ruelles étroites, passons sous la voûte de la porte qui conduit à la ville haute, je pense à Reza : quelques jours plus tôt, ses oeuvres ont été vandalisées. Ainsi, tout en parcourant la ville, je remonte le temps.

Au mois d'octobre dernier, j'avais accompagné I Campagnoli à Bonifacio. Ils devaient donner un concert à des Américains, à midi, et un autre, le soir, dans l'église Saint-Dominique. J'étais restée longtemps en arrêt devant les portraits de Reza, accrochés sur la façade de la caserne Montlaur.

J'étais parti d'Ulysse, j'y reviens. A la lettre. En guise de préambule, j'avais recopié ce passage du chant X, où l'on croit reconnaître Bonifacio dans la Lestrygonie de l'*Odyssée*. "Nous atteignons un port superbe qu'entoure de toutes parts une roche escarpée dont les deux extrémités s'avancent jusqu'à l'embouchure et forment une étroite entrée. C'est dans ce port que mes compagnons entrent avec nos navires ballottés par les flots, et qu'ils les attachent les uns auprès des autres. Jamais aucune vague ne s'élève dans cette enceinte, où règne constamment une paisible sérénité. »

« Ce lieu que fuit Ulysse, écrivais-je, je le cherchais et ne sais si je l'ai trouvé. Mais enfin, dans l'été finissant, j'étais à Bonifacio.

Parfois, une sorte de mélancolie me prend. C'est une ancienne solitude. Je n'ai jamais réussi à la brider ou à m'en défaire. Par instinct, et pour ne pas les importuner, je m'écarte alors des autres et m'éloigne. Tandis qu'I Campagnoli installaient leur matériel à l'église, je restais seule sur le parking. Cette grande place est cernée par les deux bâtiments qui formaient jadis l'ensemble de l'ancienne caserne Montlaur.

En quête de signes, je contemplais le ciel, à l'exemple des augures latins qui confirmaient la divination du désastre dans le ciel vide d'étoiles. Au moment où, comme pour Ulysse, les « voies de la nuit et du jour se touchent. », cette désolation primitive m'apparut comme le miracle d'un écho à la mienne.

Je me tenais donc sur ce parking désert. Ce *no man's land* m'allait comme un gant : je sentais le frémissement de la coïncidence.

Sous le ciel pommelé, la lumière s'estompait. L'ancienne caserne a été désertée depuis une vingtaine d'années et les murailles de ces deux bâtisses énormes sont percées d'une cinquantaine de fenêtres. Sur l'une des façades, les fenêtres étaient brisées, fermées ou ouvertes, béantes sur la noirceur. Les fenêtres de l'autre bâtiment étaient cachées ou bouchées, comme l'on voudra, par des immenses portraits en couleur du photographe iranien, Reza.

Dans cette lumière vacillante, les images semblaient usées, lavées par le

4

soleil et le vent. Les fonds dorés, bleu turquoise, rouges brillèrent dans la quasi-obscurité. Les visages s'effaçaient avec la nuit qui venait, les traits se distinguaient à peine. Certaines photographies ressemblaient à des paysages lunaires ou paraissaient puisées dans des détails d'une peinture de Venise de Turner. Le jour baissait encore. Je m'approchai de cette muraille. En haut, près du toit, le visage d'un enfant, coiffé d'une casquette militaire, la visière, surmontée d'un galon rebrodé d'or. Le casque ajusté masquait le regard. Ce que je pris d'abord pour le drapé d'un linge blanc était le reflet du turban compliqué d'un vieil Hindou. Sur la fenêtre voisine, un autre portrait d'Hindou, qui se fondait presque dans la nuit. Enturbanné de noir, l'homme avait un regard profond et vaste et l'arc de ses sourcils s'ouvrait comme une demi-sphère.

Mon œil errait sur le mur. Près des toits et de l'enfant soldat, un visage que l'on aurait dit collé sur le ciel : la chair lisse et claire d'un visage de femme souriante. Sur la façade vétuste, l'eau avait laissé des coulures ocres et noires et l'usure avait creusé des sillons, des ombres, dont certaines avaient l'apparence de figures géométriques. Cette couleur délayée, irrégulière ajoutait comme un cadre à ces visages que la nuit absorbait peu à peu. Parfois, un dessin abîmé naissait de cette décrépitude et vous serrait le cœur.

De ces portraits, devenus masques incrustés dans la pierre, émergeaient des taches claires, un reflet bleu sur un visage noir. Tout le mur était envahi de la splendeur de ces couleurs étouffées et mourantes.

Je traquai cette lente disparition, m'égarant dans ce jeu à la tombée du jour. Les fenêtres avaient été dissimulées sous les images, celles-ci s'étaient délitées dans la nuit : les yeux étaient des trous noirs, la netteté des traits s'était dissoute, de l'ensemble ne subsistaient que des fragments de cette riche peinture archaïque. Il ne demeurait plus que des traces de lumière captive, à peine rehaussée de croisillons de fils d'or ou de bleu.

Le clocher de Saint-Dominique sonna huit heures. Je redescendis lentement vers l'église. Des lampions éclairaient chichement la rue pavée. Comparée à la noirceur dont je sortais, cette lueur jaune illuminait tout. De l'église me parvinrent quelques notes de guitare, la voix de Guidu : *Ma ti ne voli anda...* Quelques mots seulement. Puis, tout retomba dans le silence. Il faisait nuit noire.